

Histoire de la langue italienne

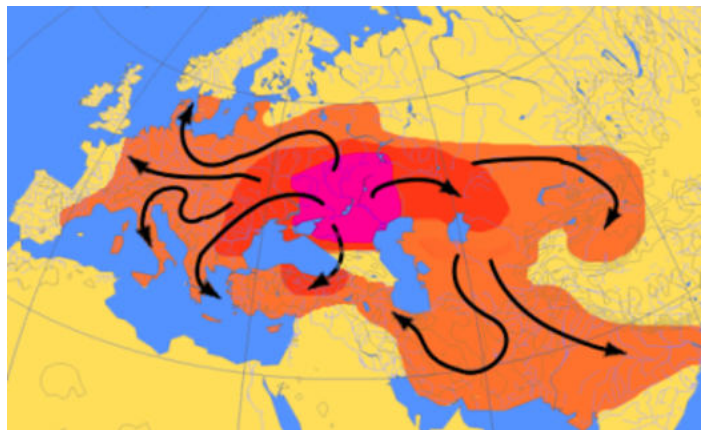
Les Français parlent français, Les Allemands parlent allemand, les Anglais parlent anglais, les Italiens parlent italien, etc. Pourquoi cette différence, cette diversité ? Pourquoi cette différenciation, alors qu'il y a vingt siècles tous parlaient latin ? Pourquoi le latin a-t-il donné naissance à tant de langues différentes qui ne se comprennent pas sans apprentissage ?

Mais le latin n'est lui-même qu'une des langues parlées alors en Italie. Les Latins ne sont que l'un des peuples qui occupent l'Italie centrale, un petit peuple qui occupe l'espace actuel de Rome et de ses environs, entouré d'autres peuples qui parlent d'autres langues, les Sabins (tout près, sur le Quirinal, dont le Romains enlèveront les filles, et qu'ils vaincront), les Osques, les Èques, et tant d'autres petits peuples osco-ombriens ; et les Étrusques, qui occupent tout le nord du Latium, qui parlent une langue d'une autre origine qui influencera le latin, et que les Romains mettront longtemps à éliminer.

I. - Du latin à l'italien

A. - Qui sont ⁽¹⁾ les "latins" ? D'où viennent-ils ?

Difficile de se faire une idée précise de l'origine des Latins. On en a en tout cas de nombreuses versions, dont presque toutes disent que c'est un peuple (et une langue) d'origine "indo-européenne". Mais qui sont ces "indo-européens" ? Ce seraient pour quelques historiens (de William Jones au XVIIIe siècle, de Rasmus Rask et Franz Bopp au XIXe siècle jusqu'à Marija Gimbutas, 1956) des "tribus préhistoriques de pasteurs nomades venues des plaines du nord-est de l'Europe", de la "steppe pontique" située au nord de la Mer Noire, dans le sud de la Russie, et qui auraient émigré d'une part vers l'est et le sud-est (Inde, Kurdistan, Perse), d'autre part vers le nord (Europe du nord et pays slaves) et vers le sud et l'ouest (Anatolie, Albanie, Arménie, pays celtes, Grèce, Italie et France) et, de là, vers l'Europe de l'est, l'Australie et les Amériques. Différentes vagues d'indo-européens se seraient déplacées à partir du IVe millénaire av. J.C. (1)



Ce peuple aurait parlé une langue unique, "l'indo-européen commun", dont on n'a aucune trace écrite mais que l'on a reconstruite à partir des langues considérées comme dérivées (sanskrit, breton, grec, latin et langues dérivées, allemand, anglais, slave ...). Les discussions sont nombreuses sur ce problème de la langue, et elles ne sont jamais innocentes. Par exemple, la langue indo-européenne a été souvent opposée à l'hébreu (que l'on a longtemps considéré comme la langue-mère de l'humanité, celle d'Adam et Ève) ; à partir de là, on a glissé de l'idée de langue à l'idée de peuple, on a baptisé "aryens" les hommes de ce peuple, on l'a assimilé à une "race" et on a débouché dans l'antisémitisme nazi et ses conséquences racistes sur l'élimination des Juifs d'Europe (2).

Ce qui étonne dans l'oeuvre de pratiquement tous les linguistes, c'est cette affirmation exclusive et non discutée de l'existence de la langue "indo-européenne", alors qu'au moins un grand linguiste a développé la thèse de l'origine commune de toutes les langues considérées, dans les langues mésopotamiennes et en particulier l'**akkadien**, parlé au troisième Millénaire av. J.C. par les Assyriens et les Babyloniens, dont on connaît beaucoup de textes : ce fut **Giovanni Semerano** (Ostuni, 1911 – Florence 2005). Cette ancienne civilisation de la Mésopotamie est aussi celle qui a inventé et nous a transmis l'agriculture, les villes et l'écriture. Dans son ouvrage de 2005, *La fable de l'indo-européen* (Mondadori), Semerano montre que l'invention de l'indo-européen est inutile, alors que l'on explique beaucoup mieux l'étymologie des langues européennes (en particulier l'anglais et l'allemand) par la référence à l'akkadien. De nombreux hommes de culture ont appuyé les travaux de Semerano, Umberto Galimberti, Massimo Cacciari, Franco

Cardini, Luciano Canfora, Emanuele Severino, etc. Mais les linguistes ignorent systématiquement sa théorie et sa lecture non idéaliste des langues et des philosophies le firent considérer comme un linguiste “hérétique” par les spécialistes de sa discipline. En tout cas, grâce à lui, “l’indo-européen” comme explication de l’origine du latin devient simplement une hypothèse de travail, très contestable à beaucoup d’égards, scientifiques, idéologiques et politiques.

Un autre oublié est **Denys d’Halicarnasse** (60 av.J.C.– 8 apr.J.C. ?), et son ouvrage sur *Les origines de Rome* (8 av. J.C.) ; il a été célèbre jusqu’au XVIIIe siècle, puis mis de côté par les historiens qui le considèrent plutôt comme un rhéteur. Il est à nouveau édité et traduit aujourd’hui. Sa thèse est que Rome est d’origine grecque : elle est fondée par les descendant du Troyen Énée, mais Denys montre que les Troyens étaient à l’origine des Grecs émigrés. En Italie, Énée rencontre les peuples locaux, les Aborigènes, mais Denys démontre que ce sont les descendants de cinq vagues successives d’émigration grecque. Les Romains ne comptent donc que des Grecs parmi leurs ascendants. Les bergers d’Albe qui fondèrent Rome en 751 av.J.C. (date choisie par Denys) étaient un mélange de toutes ces immigrations et “on appela indistinctement tous ces gens des Latins, du nom de Latinus, l’homme qui régnait sur le pays, et ils abandonnèrent les dénominations propres à chacun des peuples” (3). Les Romains sont donc des Grecs, et non des Barbares : quand ils conquièrent la Grèce, ils ne font donc en somme que revenir chez eux ; la théorie de Denys venait conforter la qualité de son origine grecque !

Baucoup d’autres textes reprennent ces explications. On peut en citer un, particulièrement important, celui de *l’Histoire romaine* (1854-56) de **Théodor Mommsen** (1817-1902). Ce grand historien de la Rome antique, et grand linguiste, reprend la thèse d’un peuple unique, qu’il appelle tantôt “indo-européens”, tantôt “Indo-Germains”. Il les situe “dans la région occidentale du centre de l’Asie”, le long de l’Euphrate, voisin des “Araméens”, “les deux races les plus importantes dans l’histoire”, qui émigrent en partie vers l’Inde, en partie vers l’Europe. Il parle encore des “rivages de la Caspienne ou de la mer Noire” (4).

Que conclure de ces quelques références pour la réponse à notre question : Qui sont les Latins? Ce sont des immigrés d’une région comprise entre le nord de la mer Noire et la Mésopotamie ; ils s’établissent dans le Latium, “entre la rive gauche du Tibre et la montagne des Volsques” (Mommsen, p. 37). Une partie de ces Latins, conduite par Romulus, fondera plus tard la ville de Rome : ce seront les “Romains”.

Combien sont-ils? On ne sait pas, mais ce n’est qu’une tribu. Elle va en quelques siècles conquérir le monde connu autour de la Méditerranée. Leur langue d’origine commune (akkadien ? indo-européen ? ...) s’est peu à peu différenciée selon leur lieu d’émigration, sanscrit, grec, latin, osque, ombrien ...

B. – Latin littéraire et latin parlé

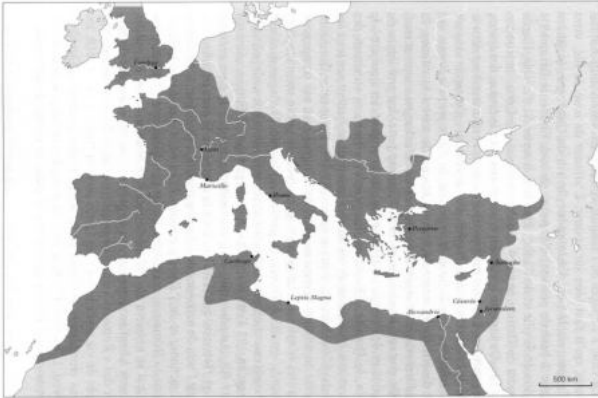
Les Latins sont donc un petit peuple installé au Latium puis fondateur de Rome, au milieu d’un ensemble d’autres peuples, eux aussi d’origine “indo-européenne”, et du **peuple étrusque** installé depuis plus longtemps au nord du Tibre, dans la “*Toscane*”, le pays des “*Tusci*” (ou “*Etrusci*”) selon les Latins et des “*Tyrrhēniōi*” selon les Grecs (d’où le nom de la mer Tyrrhénienne = la mer étrusque). L’origine des Étrusques est incertaine et discutée, peut-être anatolienne, certainement combinée avec une origine locale de peuples descendant des “villanoviens” (culture néolithique, déjà installée en Étrurie au 1er millénaire av.J.C., un des premiers peuples d’Italie du centre et du nord).

Le latin n’est donc que l’un des parlers de cette Italie centrale, à côté du falisque, du **sabin**, de l’**osque** (qui s’écrivait de droite à gauche. Les “*Atellanes*”, comédies bouffones inventées à Atella en Campanie, importées à Rome en 391 av.J.C. étaient écrites en osque), de l’**ombrien** (dont les *Tables Eugubines* conservées à Gubbio sont le seul texte qui nous soit resté. Il s’écrivait aussi de droite à gauche), assez proche de l’étrusque (5). Un autre dialecte était le **samnite**, proche de l’osque : Tite-Live



(*Histoire romaine*, X, 20) raconte que, pour espionner l'armée samnite, les Romains envoyèrent un espion qui connaissait l'osque. Les langues italiennes de tous ces petits peuples étaient nombreuses et entourées par deux langues brillantes, l'étrusque au nord de Rome et le grec au sud (Cf. carte ci-dessus).

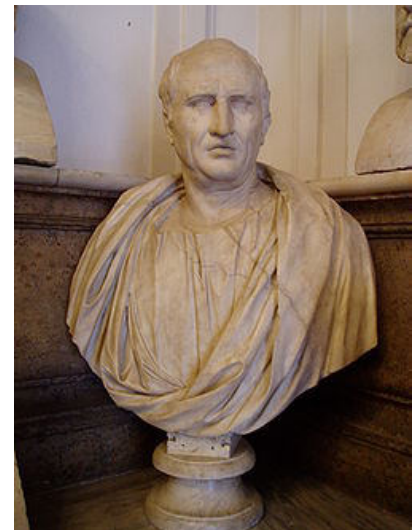
On connaît mal l'origine plus précise et l'histoire de l'évolution du latin, car les Latins eux-mêmes nous ont laissé peu d'études, à part le *De lingua latina* de M. Terentius **Varro** (116-27 av.J.C.) dont il ne nous reste que 6 livres sur 24.



Ce qui est certain, c'est que le latin apparaît d'une part comme la langue d'un peuple d'agriculteurs (leur langue le rappelle souvent : "*lirare*" signifiait "labourer", et "*delirare*" signifiait simplement "sortir du sillon", avant de prendre un sens psychologique) qui, ayant conquis peu à peu le monde méditerranéen (Cf. ci-contre la carte de l'Empire romain au IIe siècle apr. J.C.), devient la langue de l'administration, de la vie politique, de l'art oratoire, des affaires, de la guerre, de la diplomatie, plus que la langue de la vie pratique, des sentiments ou de l'art. D'autre part, la langue latine se modifia à mesure

que les Romains conquièrent les peuples qui les entouraient ; ceux-ci parlaient des langues dont le latin subit l'influence, de l'ombrien à l'étrusque, et enfin du grec lorsqu'ils conquièrent la Grèce entre le IIIe et le IIe siècle av. J.C. La langue atteignit alors la perfection des écrits de Cicéron, des poésies d'Horace et de Virgile.

Le latin s'impose à tout le monde conquis, entre le IIe s. av.J.C. et le IIIe s. apr. J.C. Mais il faut bien voir que tous les peuples conquis politiquement parlaient auparavant une autre langue et qu'ils assimileront donc le latin de façon différente : on ne parle pas latin avec le même accent, et en le mêlant aux mêmes langues, à Palerme et à Milan, à Rome, à Marseille, à Lyon ou en Germanie et en Bretagne. Le **latin oral** va donc se différencier en divers parlers ; on ne les connaît pas tous de façon exacte, parce que l'on n'a pas de témoignages écrits. Entre le début et la fin de l'Empire (Ier-Ve siècles apr.J.C.), la différence entre le latin écrit et le latin parlé devint de plus en plus forte, comme deux systèmes plus ou moins différenciés selon les temps, les lieux, les couches sociales, qui gardaient pourtant entre eux une compréhension générale. Une expérience intéressante a été faite récemment : le samedi 18 juin 2011 sur *Arte*, a été transmis le film de Stéphanie Hauville et Fabrice Hourlier (*Le destin de Rome*) qui était parlé en latin (dialogues, discours ...) sous-titré en français, et précisément en un latin plus proche du latin parlé que du latin littéraire, car refait à partir des graffitis de Pompéi, écrits phonétiquement et dont la transcription écrite donne donc une idée assez précise de la langue parlée par des gens du peuple. Les principales sources de nos connaissances sur le latin parlé viennent en effet de ces graffitis, ainsi que du texte du *Satyricon* de Pétrone (12-66 apr.J.C.), ou des documents qui parlent de matières de la vie quotidienne des paysans, agronomie, médecine, art vétérinaire, mesures de terrain. On se réfère aussi à *l'Appendix Probi*, un texte de date incertaine (IIIe siècle ou après 568?) qui corrige les fautes considérées comme "vulgaires" par rapport au latin classique écrit (Voir le texte sur Internet).



Buste de Cicéron-Musei capitolini, Roma.

L'expansion territoriale, la colonisation, un long service militaire favorisèrent la latinisation des peuples conquis qui abandonnèrent peu à peu leur langue maternelle préromaine, étrusque, paléosarde, celtique; ombrien, osque : le prestige politique, militaire et culturel de l'Empire romain à ses débuts imposent le latin comme langue de communication, dans une évolution identique : apprentissage du latin, bilinguisme, abandon de la langue maternelle.

Puis, avec l'agrandissement de l'Empire, la diversification de l'origine de l'empereur (Trajan et Adrien viennent d'Espagne, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle de Gaule, et en 212, Caracalla donne la citoyenneté

romaine à tous les “étrangers”), la crise du III^e siècle, l’augmentation du trafic, le départ de l’empereur pour Constantinople, l’expansion du christianisme (qui impose son propre “latin”, alors que les premières communautés hébraïques parlaient grec), tout cela favorise la différenciation et le progrès des idiomes néo-latins.

En tout cas, à partir du Ve siècle, quand se dissout l’empire romain sous la pression des peuples germaniques (Goths, Ostrogoths, Visigoths, Huns, Vandales, etc., puis Longobards, Francs, Normands...), quand survit l’empire romain d’Orient, de langue et de culture grecque, la langue latine perd de son influence, et les langues parlées se développent pour donner naissance aux langues néo-latines, “romanes”, toujours plus distantes les unes des autres ; parallèlement, l’église chrétienne continuait à utiliser le latin classique dans sa liturgie et sa théologie, mais en introduisant de nombreux mots nouveaux. On aura donc côte à côte, dans un même pays, le **latin classique** (de celui de Cicéron au “bas latin”, de la fin de l’Antiquité au Moyen-Âge, enrichi jusqu’à nos jours de termes désignant des réalités historiques nouvelles) (6), le **latin vulgaire**, et son évolution progressive vers les langues qui en découlent, les “**langues vulgaires**”. L’Italien en sera une, ou plutôt l’ensemble des dialectes parlés en Italie, dont le dialecte toscan d’où dérive la langue italienne d’aujourd’hui. Nous y reviendrons.

Par ailleurs la langue littéraire et la rhétorique classique deviennent toujours plus artificielles et détachées de la vie populaire, et le latin classique se maintient surtout par la tradition religieuse (version latine de la Bible), elle-même de plus en plus portée à se plier aux usages populaires pour se faire mieux comprendre des fidèles (voir la langue de saint Augustin).

Et insistons encore : le latin classique et le latin parlé ont des différences mais ne sont pas deux langues, ce sont deux aspects d’une même langue, avec une distance à peine plus forte que celle qui existe aujourd’hui entre l’italien écrit et l’italien parlé.

C.- Quelques caractéristiques du latin parlé.

Qu’est-ce qui change dans cette langue parlée et qui va nous conduire aux langues “romanes” dérivées ? On pourra se reporter aux traités d’histoire de la langue qui ont décrit ces phénomènes (7). Essayons seulement de donner quelques grandes lignes. Allez, un peu d’effort ! Sinon passez au chapitre suivant, tant pis !

1) Phonologie (organisation des sons d’une langue) :

* Ce qui change d’abord, c’est l’**accent** : en latin classique, le rythme de la langue est marqué par l’alternance entre voyelles longues et voyelles brèves, et la syllabe accentuée avait une hauteur musicale plus marquée. Les longues avaient une durée double des brèves, et cela permettait de distinguer le sens de deux mots : “**vènit**” (avec voyelle brève) = il vient ; “**vénit**” (avec voyelle longue) = il vint ; “**pòpulus**” (avec voyelle brève) = peuple ; “**populus**” (avec voyelle longue) = peuplier.

* Si l’on voulait connaître la position de l’accent, il fallait considérer l’avant-dernière syllabe : si elle se terminait par une consonne, la syllabe était fermée, était donc considérée comme longue et portait donc l’accent : “**conductus**” (bien que le –u de –duc” soit naturellement bref).

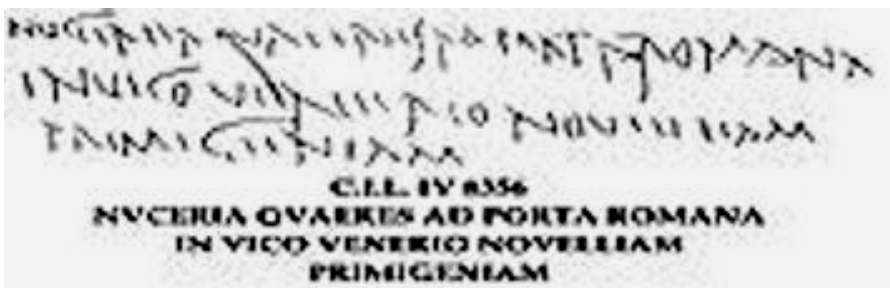
* si elle se terminait par une voyelle, et donc si la syllabe était ouverte, par conséquent si la syllabe était brève, l’accent était reporté sur la syllabe précédente (“**légère**” = lire) ; si l’avant-dernière syllabe était longue, elle portait l’accent (“**docère**” = enseigner).

En latin parlé, on perd peu à peu la distinction entre longues et brèves, et l’accent devient principalement intensif. Les brèves deviennent ouvertes, les longues fermées. L’accent reste généralement sur la même syllabe, mais parfois se déplace, comme dans “**mulierem**” qui devient “**muljèrem**” ou “**figlìolum**” qui devient “**filjòlum**”. Mais cela détermine un changement dans le système des voyelles italiennes : **le –I long reste –I ; le –I bref et le –E long donnent un-É fermé ; le –È bref devient –È ouvert ; le –Ò bref donne –Ò ouvert ; le –O long et le –Ù bref donnent le –O fermé ; le –U long donne le –U.** Ainsi, “**voce**” (la voix), de “**vocem**” (-O long) donne le même son que “**croce**” (la croix) de “**crucem**” (-U bref).

Une autre conséquence est la **diphthongaison** : – È ouvert et – O ouvert deviennent – IÈ et – UO : “**pèdem**” devient “**piède**” et “**bònum**” devient “**buono**”. Par contre les diphthongues latines se réduisent à une voyelle simple qui diphthonguera par la suite : “**laetum**” devient “**lèto**” en latin parlé, qui devient

“lièto” en italien, “poenam” reste une diphtongue fermée qui ne diphtonguera donc pas : “péna”, idem pour “aurum” qui devient “oro”.

Beaucoup d’autres évolutions touchent les voyelles atones. Notons-en un en particulier, la chute de ces voyelles, = voyelles non-accentuées. La chute est générale pour les –e, –i, –o, –u en Italie septentrionale, à



l’intérieur comme à la fin du mot : “tlè” = “telaio”, “smana” = “settimana”, “nef” = “neve”, “gal” = “gallo”.

En Italie méridionale, les voyelles atones se conservent généralement; elles restent aussi dans les dialectes toscans, avec quelques exceptions : tombent par exemple les voyelles intertoniques (“bonitatem” devient “bontà”, “cerebellum” devient “cervello”) et les voyelles post-toniques dans

les mots sdrucchioli latins (“dòmina” devient “donna”, “vìridem” devient “verde”).

Le consonantisme connaît aussi de grandes modifications. Parmi les plus importantes, la chute des consonnes finales –T, –M, –S, ce qui modifie toutes les désinences flexionnelles: “filium” devient

CERES EA
SI QVIS AMA VALEA QVISQVIS VE[.JAT MALE PEREA
[...JAM AMAVI AT QVO QVIS LVGEBIT
[.J] CLVDI VA SAL PLVRIMO
AMAVI LEDAM
[.J]VELLA SAMI

= “Ceres mea, si quis amat valeat quiquis vetat male pereat. Ledam amavi ... at quo quis lugebit? Ti Claudi, vale, salutem tibi plurimam dico : amavi Ledam puellam Sami” = “Ma Ceres chérie, longue vie à celui qui fait l’amour, male mort à celui qui empêche de faire l’amour. J’ai fait l’amour avec Léda. Mais jusqu’où doit-on pousser ses pleurs. Salut à toi, Claudius, salut plusieurs fois : à Samos, j’ai fait l’amour à une fille nommée Léda”. (Inscription de la Villa des Mystères à Pompéi).
On remarque la chute du – T final de “amat”, la transformation de “valeat”, etc.

“filii”, “patrem” devient “patre” ; le –T final des verbes tombe...

Un autre phénomène est la palatalisation de –C et –G devant –I et –E : en latin classique on prononce “Cicero” et “genium” avec le – C de “cane” et le – G de “gallina”. En latin parlé, la palatalisation les transforme en –TCH et –DJ, prononciation qui restera en italien : “centum” devient “cento”, “gelu” devient “gelo”.

Il y a modification du groupe Consonne + “jod” (le son de “piano”, “piede”). Quelquefois la consonne se renforce (“rabiam” --> “rabbia”, “facio” --> “faccio”, “sepia” --> “seppia”) ; les consonnes – N et – L se palatalisent (“vineam” --> “vigna”, “filium” --> “figlio”) ; les consonnes – T et – D se transforment en –ZZ (“vitium” --> “vezzo” (“vizio” est un latinisme introduit plus tard), “radium” --> “razzo” et aussi “raggio”), et parfois en –GI (“rationem” --> “ragione”, “pretium” --> “pregio” et “prezzo”).

Le – R + “jod” disparaît en toscan et se réduit à – R dans beaucoup d’autres régions : “granarium” --> “granaio” (“granaro”), “notarium” --> “notaio” (“notaro”). Le – S + “jod” se change en – CI ou – GI : “basium” --> “bacio”, “camisiam” --> “camicia”, “(oc)casionem” --> “cagione”, “pensionem” --> “pigione” (“pensione” est un latinisme).

Autres transformations : le – B évolue en – V : “habere” --> “avere”, “fabula” --> “favola. Le – C évolue en – G mais pas toujours (“locum” --> “luogo”, mais : “focum” --> “fuoco”) ; le – P évolue en – V mais pas toujours (“ripam” --> “riva” mais : “apem” --> “ape”) ; le – T évolue en – D mais pas toujours (“scutum” --> “scudo” mais “retem” --> “rete”) : c’est sous l’influence de dialectes septentrionaux ou gallo-romans. Le groupe Consonne + L devient Consonne + “jod” : “clavem” --> “chiave”, “florem” --> “fiore”, “planum” --> “piano”. Cela fait donc apparaître des phonèmes nouveaux par rapport au latin classique : – Ci, – Ce, – Gi, – Ge, – GLI, etc.

On a enfin des phénomènes d'assimilation (un son devient semblable à un son voisin) ou de dissimilation (un son se distingue d'un son voisin) : “**subjectum**” --> “**sogetto**”, “**adripare**” --> “**arrivare**”, “**damnum**” --> “**danno**”, “**septem**” --> “**sette**” ; “**armarium**” --> “**armadio**”, “**arborem**” --> “**albero**”, “**venenum**” --> “**veleno**” En français, on conserve “armoire”, “arbre”, “véneux ...).

2) Morphologie (étude des formes grammaticales d'une langue) :

Le latin parlé tend vers une simplification des formes : par exemple, le genre neutre disparaît, en même temps que les déclinaisons, les verbes irréguliers tendent à être remplacés par des verbes réguliers ; les cas disparaissent et les fonctions qu'ils exprimaient sont remplacées par l'usage des prépositions et des articles, et par un ordre fixe des mots : des 6 cas de “**rosa**” (“**rosa, rosae, rosae, rosam, rosa, rosa**” et au pluriel : “**rosae, rosarum, rosis, rosas, rosae, rosis**” disparaissent) il ne reste que “**rosa**” au singulier et “**rose**” au pluriel, en italien comme en latin parlé. La construction synthétique “**rosa matris**” devient en latin parlé “**illa rosa de illa matre**” et en italien “**la rosa della madre**”. L'ordre libre du latin classique (on peut dire : “**Petrus Juliam amat**” ou : “**Juliam Petrus amat**”, ou : “**Amat Juliam Petrus**”) est remplacé par un ordre fixe : “**Petru ama Julia**” et en italien “**Pietro ama Giulia**”.

Du démonstratif “**ille (illu)**” naît donc l'article défini “**il**”, “**lo**” etc., et du nombre “**unum**” naît l'article indéfini “**uno**”.

Le comparatif organique (“**altus**” --> “**altior**”) disparaît au profit d'une construction analytique : “**altus**” --> “**plus altus**” (le “**più alto**” italien). De même le passif organique (“**amor, amaris, amator**” = je suis aimé, etc.) est remplacé par un passif analytique : “**amatus sum, amatus es, amatus est**” qui devient en italien : “**sono amato, sei amato, è amato**”. Le futur organique (“**cantabo**” = je chanterai) laisse place à un futur composé de l'infinitif + présent de “**habere**” (“**cantare + habeo**” qui devient “**cantare + ao**” qui devient en italien “**canterò**”) ; il en est de même du conditionnel formé de l'infinitif + parfait de “habere” : “**cantare + habui**” devient “**cantare + ei**” --> “**canterei**” en italien). À côté du parfait “**cantavi**” se développe un parfait analytique (“**habeo cantatus**”) qui donne le passé composé de l'italien (“**ho cantato**”).

Beaucoup d'autres phénomènes de syntaxe pourraient être analysés ; retenons seulement cette évolution vers une simplification de la langue et vers des constructions analytiques plutôt qu'organiques.

3) Le lexique :

Le lexique va également évoluer en fonction des lieux, des activités, des classes sociales, des ethnies, des conditions sociologiques et psychologiques. Le citoyen moyen par exemple ne conservera, entre deux synonymes, que le mot le plus simple ou le plus efficace (entre “**terra**” et “**tellus**”, il ne garde que “**terra**” mais plus tard le latin savant réintroduira “**tellurico**” ; entre “**stella**” et “**sidus**”, il ne garde que “**stella**”, mais plus tard on retrouvera le latinisme “**siderale**” ; entre “**equus**” et “**caballus**”, il garde “**caballus**” --> “**cavallo**”, mais le latinisme “**equitazione**” reste (c'est le vocabulaire savant des chevaliers qui montent les chevaux, tandis que les paysans n'utilisent que la bête de somme, le “**caballus**”) ; entre “**domus**” et “**casa**”, le peuple choisit “**casa**” qui désignait la cabane du paysan, tandis que la “**domus**” est la maison du maître.

On préfère souvent en latin parlé le diminutif, plus expressif, au mot simple : “**auris**” (l'oreille) est remplacé par “**auricula**” (la petite oreille) qui donnera “**auricia**”, “**oricia**” et “**orecchia**” ; “**genum**” (le genou) est remplacé par “**genuculum**” (le petit genou), puis “**genuculu**” --> “**ginocchio**”.

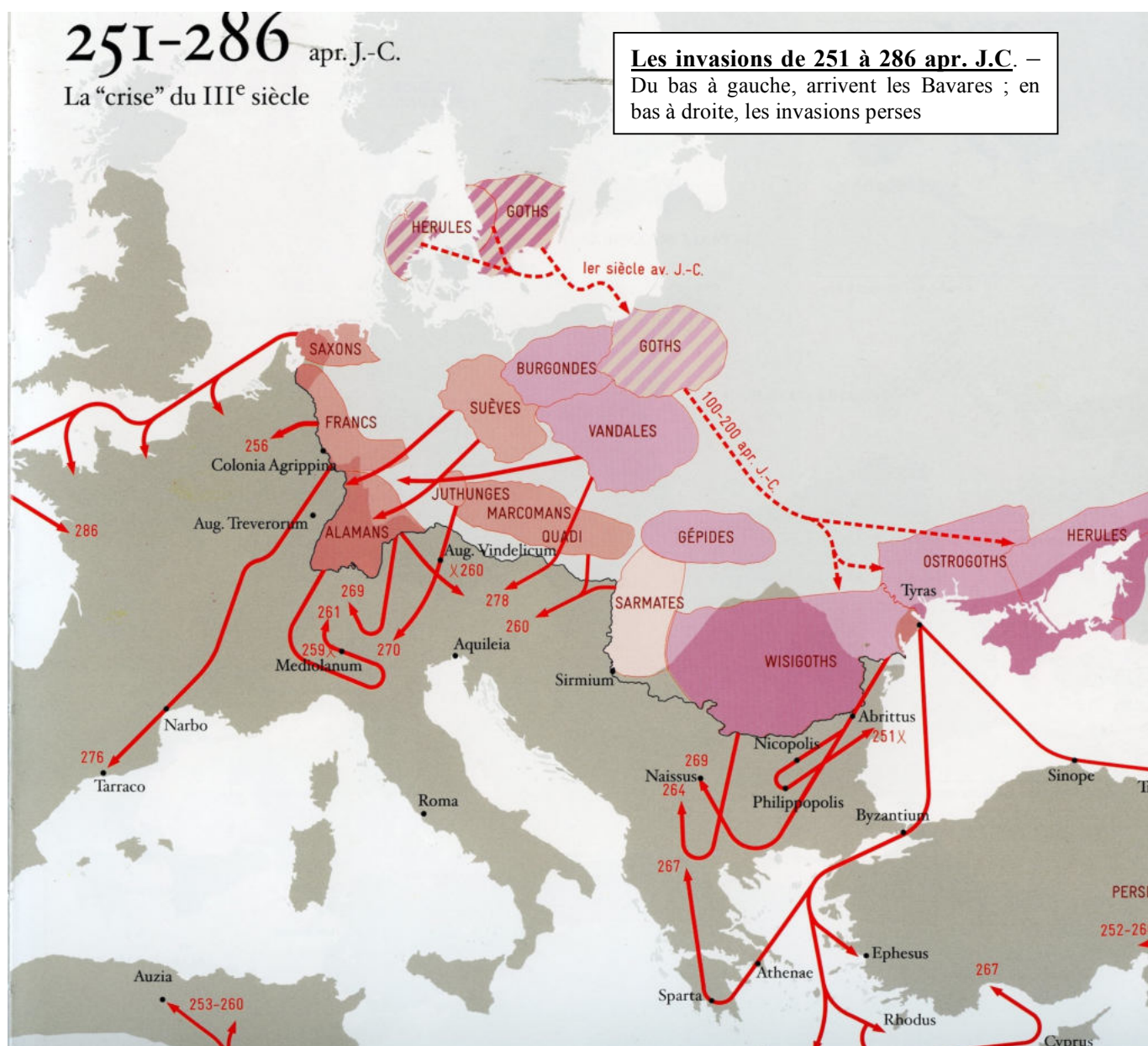
On préfère le verbe itératif (qui exprime la répétition de l'action) au verbe simple : “**salire**” (= sauter) est remplacé par “**saltare**” (= continuer à sauter) --> en italien “**saltare**”. On crée de nouveaux verbes à l'aide de suffixes et de préfixes : “**altus**” + “**-iare**” --> “**altiare**” --> en italien “**alzare**” ; “**captus**” (= pris) + “**-iare**” --> “**captiare**” qui devient en italien “**cacciare**” ; “**beatus**” + “**-ificare**” --> “**beatificare**” qui reste en italien. Les mots simples sont parfois remplacés par des périphrases : “**vere**” (= le printemps) devient “**primo vere, prima vera**” --> “**primavera**” ; “**mane**” (= le matin) devient “**(hora) matutina**” --> “**mattina**”.

Le sens des mots évolue souvent : soit il se généralise (“**ad-ripare**” = arriver sur la rive, devient simplement “**arrivare**” = arriver en un lieu quelconque), soit il prend au contraire un sens spécifique

(“**cognatus**” = un parent quelconque devient “**cognato**” = le beau-frère ; “**necare**” = tuer devient “**ad-necare**” --> “**annegare**” = tuer dans l’eau, puis mourir dans l’eau). La métaphore conduit à un changement de sens : “**testa**” (la tête) remplace “**caput**”, alors qu’il n’est à l’origine qu’un vase de terre, jeu de mots que l’on retrouve dans “**coccia**” (ou “**capoccia**”, proche du français “caboche”), qui vient de “**coccio**” = pot de terre cuite, à moins que ce ne soit l’influence de l’ancienne pratique barbare consistant à boire dans le crâne des ennemis ; “**papilio**” (à l’origine le papillon, la “**farfalla**”, prend le sens de tente de campement militaire --> il “**padiglione**”, dont la couleur et la forme faisait penser à une aile de papillon.

Par contre, le mot “**farfalla**” vient (peut-être?) du grec, comme un certain nombre de mots du latin classique qui restent en italien : “**schola**”, “**cathedra**”, “**calamus**”, “**camera**”, “**basilica**”, ... Le christianisme a contribué à introduire des mots d’origine grecque : “**ecclesia**” --> “**chiesa**”, “**episcopus**” --> “**vescovo**”, “**angelus**” --> “**angelo**”, “**martyr**” = “**martire**”, “**battesimo**”, “**monaco**”, “**prete**”, “**cresima**” (= confirmation), “**befana**” (de “**epifania**”), “**bestemmiare**” ; “**parabola**” indique à l’origine la parole du Christ dans les Évangiles, puis se transforme en “**parola**” qui indique un mot quelconque ou la parole, tandis que “**verbum**” (= le mot) sort de l’usage, et revient avec le sens de “**verbe**”, un mot particulier ; de “**parabola**” vient un verbe nouveau “**parabolare**” = “**parlare**”.

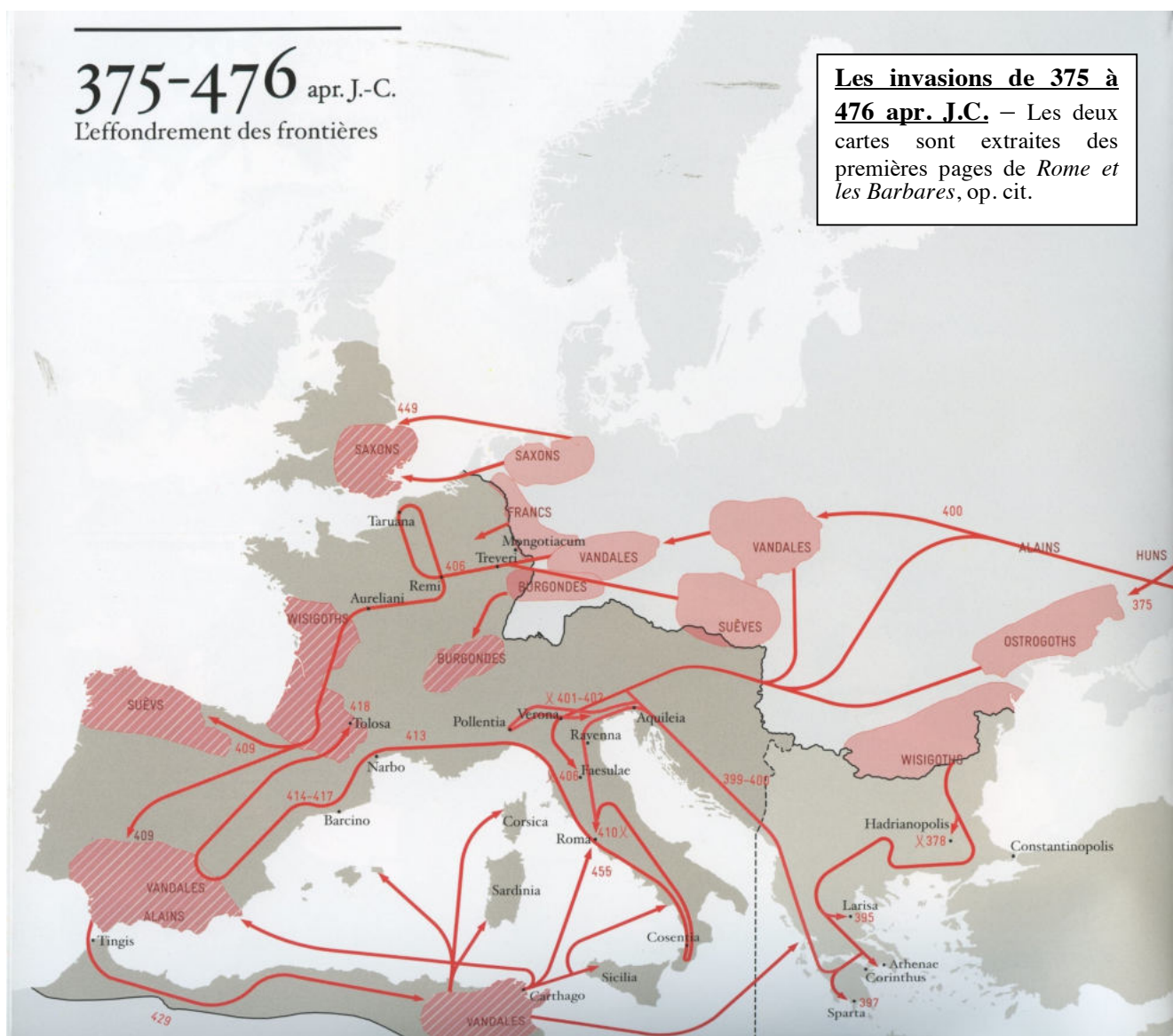
On distinguera donc les mots qui viennent du latin parlé et qui n’ont jamais cessé d’être employés (“**terra**”, etc.) et les latinismes, mots savants, réintroduits dans l’histoire de la langue à des périodes diverses par des savants, des artistes, etc, en fonction de leurs besoins.



Du grec viennent aussi au latin parlé un grand nombre de mots indiquant des plantes (“melo”, “ciliegio”, “olivo”, “dattero”, “giuggiola” (= jujube), “mandorlo”, “riso”, “fagiolo”, “prezzemolo”, “anice”, “garofano”, “pepe”, “senape”...) et des animaux (“fagiano”, “scoiattolo”, “balena”, “delfino”, “tonno”, “acciuga”, “polpo”, “seppia”, “gambero”, “chiocciola”, “ostrica”...). D’autres mots grecs indiquaient des parties du corps humain (“braccio”, “stomaco”, “nervo”, “gamba”, “spalla”...), des instruments de musique (“cetra”, “zampogna”), des termes de cuisine (“olio”, “butirro (burro)”, “fegato”...), des objets utilisés dans la vie quotidienne ou dans certains métiers (“ampolla”, “borsa”, “canestro”, “cofano”, “lampada”, “madia”, “organo”, “tappeto”, “pietra”, “calce”, “malta”, “tornio”, “trapano”, “colla”, “inchiostro”, “gesso”, “carta”, “corda”, “mPatassPa” ...). Tous ces mots ont pénétré assez profondément dans le latin parlé pour subsister dans le patrimoine de l’italien.

Cela signifie que des centaines de mots italiens viennent de mots du latin parlé de l’époque républicaine, passés dans le latin écrit de l’époque impériale, et marquant une équivalence entre latin écrit et latin parlé: “homo” (tandis que “vir” a disparu, sinon dans ses dérivés savants, “virile”, “virilità”), “pater”, “mater”, “filius”, “bos” (il “bue”), “asinus”, “vacca”, “aqua”, “manus”, “digitus” (“dito”), “pes” (“piede”), “porta”, “arbor”, “caelum”, “altus”, “bonus”, “russus” (= “rosso”), “bene”, “male”, “dormire”, etc. etc. On remarque que ce sont des mots qui désignent des objets concrets, d’usage courant, souvent liés à la vie agricole des paysans. La vie quotidienne populaire impose son vocabulaire et le fait d’autant plus facilement que l’Empire va entrer en crise, affaiblissant ses classes dirigeantes savantes. d’un “patron” qui exerce son “patrocinio”, sa puissance de protection.

Notons enfin quelques changements de signification typiques des conditions sociales et de la psychologie collective. Pour indiquer la table des repas familiaux, l’emporte le mot “discus” --> “desco” en italien, ce qui signifie que la table était ronde. Le “bustum” était le lieu où l’on brûlait les cadavres, puis le sépulcre: l’usage d’ornez les sépulcres d’images sculptées des défunts a donné son sens au mot italien “busto” (le



buste). L' "organum" fut d'abord un "instrument" en général ; à l'âge impérial, il devint "instrument de musique = l'orgue ("l'organo"), ce qui indique la vogue qu'eut alors cet instrument. Le latin "exemplum" subsiste dans l'italien "scempio" = un massacre destiné à servir d'exemple. "Grandis" l'emporte sur "magnus" parce que proche de "grossus" et "grassus", plus concrets. Parmi les nombreuses expressions qui traduisent "mourir", apparaît "crepare" qui voulait dire "éclater", très expressif ! Le "patronus" était le propriétaire foncier qui louait ses terres ; il devient "padrone" à partir du IIe siècle, quand beaucoup préfèrent renoncer à la liberté et aux charges fiscales et devenir dépendants d'un "patron" qui exerce son "patrocinio", sa puissance de protection.

qui signifie que la table était ronde. Le "bustum" était le lieu où l'on brûlait les cadavres, puis le sépulcre: l'usage d'orner les sépulcres d'images sculptées des défunts a donné son sens au mot italien "busto" (le buste). L' "organum" fut d'abord un "instrument" en général ; à l'âge impérial, il devint "instrument de musique = l'orgue ("l'organo"), ce qui indique la vogue qu'eut alors cet instrument. Le latin "exemplum" subsiste dans l'italien "scempio" = un massacre destiné à servir d'exemple. "Grandis" l'emporte sur "magnus" parce que proche de "grossus" et "grassus", plus concrets. Parmi les nombreuses expressions qui traduisent "mourir", apparaît "crepare" qui voulait dire "éclater", tr"éclater", très expressive! Le "patronus" était le propriétaire foncier qui louait ses terres ; il devient "padrone" à partir du IIe siècle, quand beaucoup préfèrent renoncer à la linerté et aux charges fiscales et devenir dépendants d'un "patron" qui exerce son "patrocinio", sa puissance de protection.

La ruralisation déjà signalée à propos de "domus"/"casa", se retrouve dans l'évolution de "pullus" qui passe du sens de "petit de tout animal" à celui de "pollo" (= poulet), indiquant l'importance prise par la polliculture ; "cubare" qui signifiait "être couché" prend le sens de "covare" (= couvrir) ; "ponere" qui signifiait "poser" prend le sens de "poser un oeuf, pondre". Le latin "hortus" qui indiquait à la fois le "potager" et le "jardin" se réduit à la seule signification utilitaire, "l'orto" = le potager. Le poids de la vie paysanne se fait de plus en plus fort.

On pourrait ajouter des mots que l'on retrouve dans les divers dialectes italiens, et qui sont liés à une production locale, à la nature locale d'un sol, à une gastronomie locale, à une pratique locale (théâtrale par exemple). Les linguistes ont souvent reconstitué des mots de latin parlé dont on n'a aucune trace écrite, ce ne sont que des hypothèses permettant d'expliquer, de façon plus ou moins scientifique, des mots dont on ne connaît pas l'origine ; on les écrit dans les dictionnaires étymologiques avec un astérisque (*). Il faudra aussi, à chaque époque, faire allusion au vocabulaire emprunté au latin classique ou parlé, en fonction des besoins, juridiques en particulier.

D. – Vers l'italien, de 476 aux environs de l'an Mille.

En 476, le dernier empereur romain d'Occident est détrôné par Odoacre, et pendant plusieurs siècles, l'Italie sera soumise à des étrangers, des "barbares" (8), qui imposeront des évolutions linguistiques ; mais, comme dit Alessandro Barbero, "*L'Empire romain était déjà en soi un empire multiethnique, un creuset de langues, de races, de religions, et il était parfaitement à même d'absorber une immigration massive sans être pour autant déstabilisé*" (9). Et en réalité, ce bouleversement constituait le début d'une nouvelle histoire, qui fera la richesse de la nôtre. En particulier, elle fut la période où commencèrent à se manifester les nouvelles langues néoromanes, ... qui sont les nôtres, le français, l'italien, l'espagnol, etc.

Augustin Geoffroy, le fondateur de l'École Française de Rome écrivait en 1874 : "*En ce temps de désastre, et quand il s'agit de reconstruire, il appartient aux recherches historiques d'éclairer les voies nouvelles par l'expérience du passé*"⁽¹⁰⁾. C'est vrai aussi à propos de l'histoire de la langue italienne ...!

L'unité politique du monde romain est cassée par les invasions, mais en Italie, le sentiment d'appartenir à la culture impériale romaine ne s'efface pas. Et les souverains goths eurent comme objectif de maintenir leurs traditions propres, tout en assimilant la culture romaine. Plus tard les Longobards, conquérants peu nombreux (quelques historiens évaluent leur nombre à 15.000 hommes), semblent avoir très vite adopté un bilinguisme longobard/latin pour oublier peu à peu leur langue au profit du latin parlé et écrit ; l'historien longobard Paul Diacre écrit en latin.

La victoire des Francs en 774 ne fait que hâter cette romanisation de l'Italie ; ils étaient déjà fortement marqués par la langue et la culture romaines. Plus encore que les Longobards, les Francs sont déjà

romanisés quand ils arrivent en Italie du Nord et du Centre ; par contre, ce sont eux qui installent le régime féodal ; ils contribueront donc à la division entre fiefs différents, et à l'accentuation du fractionnement dialectal. Leur influence se marque donc seulement par l'introduction de quelques mots ; il en fut de même pour l'influence arabe en Sicile, qui se limita au lexique.

Ce sont surtout les nouvelles formes politiques, administratives et juridiques qui ont une influence sur le lexique : par exemple, l'évolution de "**dux**", dans le double sens de "**doge**" (à Venise) et de "**duca**"; "**curtis**" et "**massa**", prennent le sens nouveau de "grande propriété foncière", d'où l'apparition de "**massarius**", "**il massaio**", le fermier ; "**Sclavus**" perd son sens ethnique de "**Slave**", et prend celui de "**esclave**" ("**schiaivo**"), depuis que les campagnes militaires des Othons avaient réduit les "Slaves" en "esclavage". L'apparition de récipients revêtus de jonc ou d'autres végétaux introduit le mot "**fiasco**", emprunté à l'allemand. L'usage et le mot de "**staffa**" (= l'étrier) est introduit également par les Longobards ; "**spaccare**", qui vient du longobard (= briser, fendre) remplace "**findere**" qui était un verbe irrégulier et donc plus difficile. "**Albergo**" vient de "**haribergo**" (= lieu de refuge de l'armée, chez les Goths) ; "**rocca**" (= la quenouille) et "**spola**" (= la navette) sont également introduits par l'instrument goth ; "**arrego**" (= l'assemblée du peuple) est goth. Le "**spiedo**", arme longobarde, devient l'instrument de cuisine = la broche ; "**guancia**" (la joue), "**schiena**" (le dos), "**nocca**" (la jointure), "**milza**" (la rate), "**anca**" (la hanche et "**sciancato**" = boiteux), "**stinco**" (le tibia) sont aussi des mots longobards, comme "**stambecco**" (le bouquetin) et "**taccola**" (le choucas). Quelques termes longobards indiquent les formes du sol : "**melma**" (la "boue"), des termes agricoles : "**sterzo**" (la barre de direction de la charrue), "**bica**" (la meule de blé), "**stollo**" (le poteau), "**stecco**" (le petit bois), "**zincone**" (le bourgeon).

Toute une terminologie féodale arrive en italien avec les Francs : "**feudo**" (le fief), "**barone**" (le baron), "**ligio**" (lige), "**vassallo**" (vassal). Du grec viennent par exemple beaucoup de termes de marine : "**galea**" (la galère), "**gondola**", "**argano**" (le treuil), "**sàrtia**" (le hauban), "**ormeggiare**" (amarrer), "**molo**" (le môle), "**squero**" (fabrique de gondoles à Venise) ; quelques noms de plantes arrivent encore du grec : "**anguria**" (la pastèque), "**indivia**" (l'endive), "**basilico**".

On va donc maintenir le latin, sous ses deux formes, latin parlé et latin classique, entretenu aussi de façon très forte par l'Église chrétienne. On parlera cependant de "latin médiéval". Et les langues nouvelles sont portées plus par le désordre social de cet Empire en décomposition que par l'influence des langues germaniques : "*Les massacres opérés dans les classes supérieures, l'état d'anarchie et de désordre durant de très longues périodes, la circulation très réduite des personnes, des idées, des objets, font que s'approfondit la séparation entre les deux traditions, écrite et parlée*" (11).

Le premier texte écrit

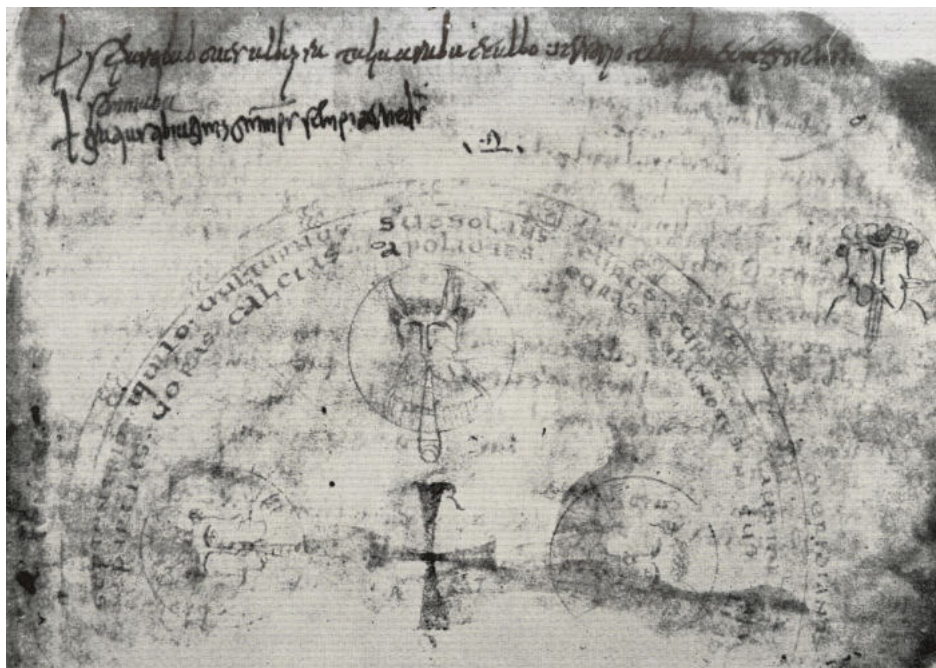
Le premier usage écrit du "vulgaire" est trouvé par le linguiste Schiaparelli en 1924, à Vérone, c'est le texte qu'on appelle "*Indovinello veronese*" (Devinette véronaise). Il fit l'objet d'un long commentaire de Pio Rajna en 1928. La devinette est tirée d'un livre liturgique écrit au début du VIII^e siècle, dans une langue qui est un mélange de latin et de langue vulgaire de Venise :

*Se pareba boves, alba pratalia araba
albo versorio teneba et negro semen seminaba
Gratias tibi agimus omnipotens sempiterne Deus.*

Cette devinette était très répandue dans la littérature latine médiévale, c'est une métaphore qui compare le travail du laboureur et celui de l'écrivain :

*Spingeva avanti i buoi (ou : i buoi apparivano), e arava prati bianchi
teneva un aratro bianco e seminava un seme nero
Ti rendiamo grazie, o Dio onnipotente ed eterno.
Il poussait les boeufs (= les doigts), labourait ses champs blancs (= le parchemin)
Il tenait une charrue blanche (= la plume d'oie) et semait un grain noir (= l'encre)
Nous te rendons grâces, o Dieu tout-puissant et eternal.*

Ce n'est pas encore du vulgaire, mais du latin médiéval : le – T final des verbes est tombé, les mots en – UM sont devenus des mots en – O (“album” --> “albo”, “nigrum” --> “negro” ...). Le dernier vers, d'action de grâce, est en latin. La métrique est classique, l'examètre, vers classique de la poésie latine.



L'indovinello veronese,
reproduit d'après
B. Migliorini, op.
cit. p. 81

On commence à trouver un certain nombre de textes du VIIIe au Xe siècle, qui se rapprochent de plus en plus de la langue vulgaire, par exemple le “plàcito” (la sentence) de Capoue :

Sao ko kelle terre, per kelle fini que li contene, trenta anni le possette parte Sancti Benedicti.

So che quelle terre, entro quei confini di cui si parla qui, le possedette trent'anni il monastero di San Benedetto.

Je sais que ces terres, dans ces limites dont on parle ici, pendant trente ans c'est le monastère de Saint Benoît qui les posséda.

(d'après Dardano et Trifone, *La nuova grammatica della lingua italiana*, op. cit. p. 87)

Le document peut être daté de 960, c'est la sentence du jugement rendu à l'issue d'un procès entre le noble Rodelgrim et Aligern, supérieur de l'abbaye de Montecassino, à propos de la possession d'une terre, mais trois témoins jurèrent par la formule ci-dessus que la terre appartenait bien à l'abbaye. Il est écrit dans une langue vulgaire de Campanie : le “quod” latin devient “ko”, tandis que le pronom relatif devient “que”. Le génitif latin subsiste dans “Sancti Benedicti”. Il s'agit d'un texte qui mêle le latin classique et le langage “vulgaire” : il est manifestement écrit par des juristes qui connaissaient parfaitement le latin, mais qui ont dû utiliser des expressions de langue parlée pour être compris de leur public. Ce n'est donc plus un divertissement linguistique comme “l'indovinello”, mais un document qui rend mieux compte de la langue réellement parlée en 960⁽¹²⁾. Beaucoup considèrent donc le “plàcito” comme “l'acte de naissance” de la langue italienne, une première marque de conscience d'une distinction entre le latin et la langue “vulgaire”.

II. - Les dialectes et la marche vers l'italien

A.- Un changement d'époque :

Sordello da Goito
Sirventès lombardesco

*Poi qe neve ni glaza
non me pot far guizardo,
e qe dolzamentr' ardo
en l'amor qe m'abraza,
ben è rason q'eo faza
un sirventès lonbardo,
qé del proenzalesco
no m'acresco: - e fora cosa nova,
q'om non trova - sirventès lombardesco.*

Puisque la neige et la glace
ne peuvent pas me flétrir
et que doucement je brûle
en l'amour qui m'embrase,
c'est bien la raison pour que je fasse
un sirventès lombard,
car avec le provençal,
je ne me grandis pas : – et ce sera une chose
nouvelle, qu'on ne trouve pas,
un sirventès lombard.

Cette apparition d'une première conscience linguistique de l'Italie, est le manifeste d'un réveil social et politique du pays : les républiques maritimes, – Gênes, Pise, Venise et Amalfi – connaissent une grande activité commerciale ; la réforme religieuse promue par Grégoire VII (pape de 1073 à 1085), son triomphe sur l'empereur Henri IV à Canossa (25 janvier 1077) ; la promotion des Croisades (la 1ère commence en 1096), dont la 4ème en 1204 est un triomphe politique et commercial pour Venise et installe de nombreux seigneurs italiens dans les fiefs de l'empire latin d'Orient ; l'affirmation progressive des Communes dans le Nord et le Centre de l'Italie et leur triomphe sur Frédéric Barberousse ; l'unification politique de l'Italie méridionale et de la Sicile sous le Normand Roger II, duc de Pouille et roi de Sicile, et son renforcement sous l'empereur centralisateur que fut Frédéric II, tous ces phénomènes ouvrent un nouveau développement de l'Italie, où bientôt la Toscane jouera un rôle médiateur entre Nord et Sud.

Le réveil culturel est parallèle, suivant souvent celui de la France : poussée de l'idéal chevaleresque, réforme religieuse à partir de Cluny et de Cîteaux, ou de Cassino en Italie, développement de l'architecture romane puis gothique, progrès des sciences sous l'influence arabe, prééminence du droit dans les Universités italiennes de Pavie, Ravenne et Bologne qui font renaître le droit romain, et reprise de la connaissance "grammaticale" et rhétorique du latin : on écrit en latin et l'usage des langues dialectales est considéré comme inférieur ; ce n'est que peu à peu que ces langues commencent à être prises en considération, alors que la littérature d'oïl et d'oc a commencé depuis longtemps à fleurir en France et à passer en Italie. Rappelons que la *Chanson de Roland*, écrite en ancien français, date de la fin du XIe siècle ou du début du XIIe siècle.

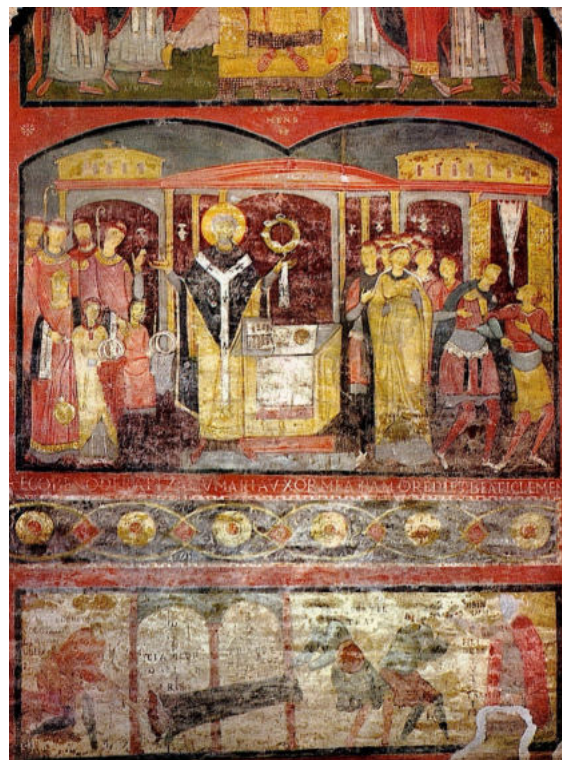
Pourquoi ce "retard" de la langue vulgaire en Italie ? Probablement le prestige retrouvé du latin faisait-il de lui la seule langue possible à l'écrit. La langue "vulgaire" se développait pour le moment à l'oral et commençait seulement à être utilisée dans des textes juridiques qui devaient être compris du peuple (voir les deux textes étudiés ci-dessus), ou à des disciplines liées à la vie pratique (droit, médecine, art vétérinaire...), ou dans la vie ecclésiastique (il fallait être compris de la masse des fidèles qui pratiquaient ces langues parlées), ou plus tard dans la vie marchande. Ce sont en effet les marchands qui devront, parmi les premiers, pratiquer les langues des régions où ils voulaient vendre leurs produits. On parle donc deux langues, le latin avec les classes dominantes ou les milieux religieux et les langues vulgaires avec les milieux populaires. C'était aussi le cas des jongleurs qui vivaient de leur parole, acteurs, danseurs, montreurs d'ours et de singes qui jouaient dans les châteaux pour des nobles cultivés et sur les places publiques pour des paysans.

Un autre fait qui "retarde" l'écriture de textes italiens est la venue en Italie de trouvères provençaux (surtout après le début de la Croisade contre les Albigeois, en 1209, qui les chasse de Provence). Ils s'installent surtout dans le Montferrat, à Gênes, dans la Marche de Trévise et dans les fiefs des Malaspina, et les premiers poètes italiens écrivent leurs poésies en provençal : citons **Sordello da Goito** (1200-1269) rencontré par Dante dans les chants VI, VII, VIII du *Purgatoire* (Voir texte ci-dessus).

B. – Quelques autres textes primitifs :

Un texte intéressant est celui que peuvent voir les touristes qui visitent l'église de Saint Clément à Rome. C'est une sorte de bande dessinée qui représente un épisode de la vie de saint Clément : pendant qu'il célébrait une messe à laquelle assistait la femme d'un patricien païen, Sisinnius, celui-ci intervient et accuse Clément de pratiquer la magie contre lui, mais il devient aussitôt aveugle ainsi que ses serviteurs ; il ordonne alors à ses trois serviteurs d'enchaîner Clément (ou sa femme ?) et de la traîner par terre. Mais le saint est libre et les serviteurs doivent traîner une lourde colonne, d'où sort une voix qui explique le miracle, et tout cela est illustré par les paroles, comme dans une BD :

Sisinnio : "*Fili de le pute, tràite*" = Fils de putes, tirez
 "Gosmari, Albertel, tràite" = Gosmar, Albertel, tirez
 "*Fàlite deretro colo palo, Carvoncelle*" = fais-le toi par derrière avec le pieu, Carboncel
 Clemente : "*Duritia cordis vestri = pour la dureté de votre coeur*
saxa traere meruistis" = vous avez mérité de traîner des pierres



On remarquera le – O à la place du – U, le passage du – B au – V dans "*Carvoncel*", l'usage de la préposition articulée ("*colo*", "*de le*"), les impératifs ("*tràite*", "*fàlite*" alors que dans l'italien du XIIIe siècle domine l'ordre inverse "*fatteli*").

Migliorini cite encore une "*Confession de Norcia*", qui contient un passage en vulgaire au milieu des formules sacramentelles de rite de pénitence, de la seconde moitié du XIe siècle. Il évoque aussi des poèmes ou des témoignages judiciaires, ou des "*scritte*", témoignages privés insérés dans des notes de notaires ou des livres de comptes florentins et rédigées en vulgaire parce que dépourvues de tout caractère légal et officiel. Il cite encore la fameuse "*Inscription de la Cathédrale de Ferrare*", bien que d'époque douteuse :

<i>Li mile cento trenta cenque nato fo questo templo a san Giorgio donato da Glelmo ciptadin per so amore, e tua fo l'opra, Nicolao scolptore</i>	<i>Nel 1135 sorto fu questo tempio a San Giorgio donato da Guglielmo cittadino per suo amore, e tua fu l'opera, Niccolò scultore</i>
(Édifié en 1135, fut ce temple consacré à Saint Georges par Guillaume citoyen, par amour de lui, et l'oeuvre fut de toi, Nicolas sculpteur).	

L'architecte et sculpteur Nicolò était en effet venu à Ferrare après avoir terminé la *Sacra de Saint Michel* dans le Val de Suse. Dans la lunette au-dessus du portail central, se trouve un *S. Georges qui tue le dragon*. Le texte serait aussi le premier exemple d'hendécasyllabes, qui sera par la suite le vers classique de l'italien.

Les premières compositions littéraires en dialecte sont d'une part trois textes de jongleurs, le *Ritmo Laurenziano* ("*ritmo*" = poésie ou strophe), le *Ritmo su Sant'Alessio* (des Marches) et le *Ritmo Cassinese*, et d'autre part les *Laudes Creaturarum* de François d'Assise ; ils sont originaires d'Italie centrale, tandis que d'autres viennent soit de Vénétie (*Ritmo Bellunese*), soit de la cour du Montferrat où travaillait le compositeur provençal Raimbaut de Vaqueiras, en cinq langues différentes (provençal, italien de Gênes, français, gascon et galego-portugais, le galicien proche du portugais, parlé en Galice, la région du nord-ouest de l'Espagne). Quant aux *Laudes Creaturarum*, elles sont de 1224 et 1226, dans un vulgaire ombrien destiné à un public plus large que le simple milieu franciscain et donc dépourvues de traits dialectaux trop marqués ; elles étaient apparemment ornées de musique composée par François d'Assise, et proches par conséquent des textes de jongleurs.

La légende de Saint Alexis était très populaire, en particulier chez les jongleurs : on raconte en particulier que c'est après avoir entendu un jongleur la raconter que Pierre Valdo décida vers 1170 de se "convertir". Alexis, patricien romain, ayant décidé de se consacrer à une vie d'ascèse, de chasteté et de pauvreté, renonce à consommer le mariage voulu par son père et part pour la Syrie le lendemain des noces ; il y distribue ses richesses aux pauvres et revient à Rome en vêtements de mendiant ; il meurt finalement sous l'escalier du palais de son père, est reconnu et sanctifié ; on en garde le souvenir dans l'église Sant' Alessio sur l'Aventin, à Rome. Prenons l'exemple des vers 72 à 80⁽¹³⁾ :

<i>Poi ellu fante foe natu, Alessiu foe prenomnatu. Lu patre ne fo letificatu Co-tutta Roma lu parentatu, et tutta Roma era assai gaudente : majore letitia ne avea la gente. E lu patre co la mamma lauda Deo ka bonum foe lu 'nditiu ket fece Cristu tantu de propitiu.</i>	<i>Poiché il bambino fu nato, fu nominato Alessio. Il padre ne fu felice con tutto il parentato a Roma, e tutta Roma era molto gaudiosa : la gente ne aveva molta gioia. Il padre con la mamma loda Dio che fece buon segno che Cristo fece tanto favore.</i>
<p>Lorsque l'enfant fut né, / il fut nommé Alexis. / Son père en fut heureux / avec toute sa parenté à Rome / et tout Rome était très content : / les gens en avaient beaucoup de joie. / Son père et sa maman / louent Dieu qui donna un bon signe / que le Christ fit tant de faveur.)</p>	

Le *Ritmo cassinese* commence ainsi :

<i>Eo, sinjuri, s'eo fabello, lo bostru audire compello : de quest bita interpello e-ddell'altra bene spello. Poi ke 'nn altu me 'ncastello, ad altri bia renubello e-mmebe cendo e flagello. Et arde la candela, sebe libera et altri mustra bïa dellibera</i>	<i>Io, Signori, se parlo eccito il vostro ascolto di questa vita duco e dell'altra ben spero. Dopo che in alto mi sono rinchiuso ad altri lascio la vita secolare verso di me uso penitenze. Arde la candela, ma io son libero ad altri mostra la via libera.</i>
<p>(Moi, Seigneurs, si je parle, / j'excite votre écoute, / Sur cette vie, je fais des réserves, / et j'espère bien de l'autre. / Après que j'aie pris demeure en haut, / je laisse aux autres la vie séculière / et envers moi, je pratique la pénitence. / La chandelle brûle, mais je suis libre / aux autres elle montre la vie libre.)</p>	

Le texte se trouve dans un manuscrit du Monastère de Montecassino, de la fin du XIIe ou du début du XIIIe siècle. Cet appel au public, une classique "*captatio benevolentiae*" pour attirer son attention, ouvre un dialogue entre deux personnages, l'un (le Mystique) qui vient de l'Orient et expose le bien de la vie monastique, l'autre (le Mondain) qui vient de l'Occident et représente la vie séculière de ceux qui ne vivent pas dans les monastères, mais qui travaillent (pour ceux qui sont moines et prêtres!) et qui font des enfants ; ils confrontent leurs conceptions du monde. Le style rappelle la littérature des jongleurs. Il est propre du langage de la Campanie, montre une culture latine solide, celle des tribunaux et des écoles (les latinismes: *compello, interpello*, etc.).

Mais le texte le plus caractéristique est le *Cantique des Créatures* de François d'Assise. En voici l'original ombrien :

François d'Assise, Cantique des Créatures, 1224-25

Altissimu, Onnipotente, bon Signore,
tue so' le laude, la gloria et l'honore
et onne benedictione.
Ad te solo, Altissimo, se konfano,
et nullu homo ène dignu te mentovare.

Très haut, tout puissant, bon Seigneur
à toi louange, gloire, honneur,
et toute bénédiction ;
à toi seul ils conviennent, ô Très-Haut,
et nul homme n'est digne de te nommer.

Laudato sie, mi' Signore, cum tucte le tue creature,
spetialmente messer lo frate sole,
lo qual'è jorno, et allumini noi per lui.
Et ellu è bellu et radiante cum grande splendore,
de te, Altissimo, porta significazione.

Laudato si', mi' Signore, per sora luna et le stelle:
in celu l'ài formate clarite et pretiose et belle.

Laudato si', mi Signore, per frate vento
et per aere et nubilo et sereno et onne tempo,
per lo quale a le tue creature dà sustentamento.

Laudato si', mi Signore, per sor' aqua,
la quale è multo utile et humile et pretiosa et casta.

Laudato si', mi' Signore, per frate focu
per lo quale ennallumini la nocte,
et ellu è bellu et jocundo et robustoso et forte.

Laudato si', mi' Signore, per sora nostra madre terra,
la quale ne sustenta et governa,
et produce diversi fructi con coloriti fiori et herba.

Laudato si', mi' Signore, per kelli ke perdonano
per lo tuo amore, e sostengono infirmitate et tribulatione.

Beati kelli ke le sosterrano in pace
ka da te, Altissimo, saranno incoronati.

Laudato si', mi' Signore, per sora nostra morte corporale,
da la quale nullu homo vivente po' skappare.
Guai a quelli ke morranno ne le peccata mortali ;
beati quelli ke se trovarà ne le tue sanctissimi voluntati,
ka la morte secunda no 'l farrà male.

Laudate et benedicite mi' Signore, et rengriatiare
et serviateli cum grande humilitate.

Loué sois-tu, mon Seigneur, dans toutes tes créatures
spécialement messire Frère Soleil,
par qui tu nous donnes le jour, la lumière ;
et il est beau et rayonnant d'une grande splendeur,
de toi, le Très-Haut, il nous offre le symbole.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour soeur Lune et les Étoiles
dans le ciel tu les as formées, claires, précieuses et belles.

Loué soi-tu, mon Seigneur, pour frère Vent
et pour l'air, pour les nuages, pour l'azur calme et tous les
temps, par lesquels tu donnes soutien à toutes les créatures.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour soeur Eau
qui est très utile et très humble, précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Feu
par qui tu éclaires la nuit ;
et il est beau et joyeux, et indomptable et fort.

Loué sois-tu, mon Seigneur pour soeur notre mère la Terre
qui nous sustente et nous nourrit
et produit divers fruits avec les fleurs colorées et les herbes.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour ceux qui pardonnent
par amour pour toi, qui supportent épreuves et maladies.

Bienheureux ceux qui les soutiendront en paix
car par toi ils seront couronnés.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre soeur la Mort corporelle
à qui nul homme vivant ne peut échapper.
Malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel ;
heureux ceux qu'elle surprendra faisant ta très sainte volonté
car la seconde mort ne pourra leur nuire.

Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâce
et servez-le en toute humilité.

Pour sa structure formelle, le texte est basé sur des modèles bibliques et liturgiques, comportant des ressemblances avec le psaume CXLVIII et avec le récit de Daniel sur les trois enfants dans la fournaise (*Dn III*, 51-74). Il commence par un A et un O, selon la référence *Alpha et Omega*, le début et la fin. À côté de nombreuses formes ombriennes ("*se konfano*", "*nullu homo*", "*ène*", "*ka*", la désinence – ano du futur dans "*sosterrano*", etc.), on trouve encore des latinismes ("*dignu*", "*tucte*", "*fructi*", "*honore*", "*benedictione*", etc.). L'incertitude du sens de "*per*" = "pour" ?, "par" ?, "à travers" ?, "au nom de" ? est elle aussi significative : la langue n'a pas encore établi la distinction dans le vocabulaire en forgeant deux mots ; pour François, c'est à la fois "par et "pour" : le merci de l'usager, le cantique du témoin admiratif, la traduction, par celui qui s'en est fait l'interprète, du chant que veulent offrir les créatures sans voix à Celui qui les a faites (14). L'important est de constater que ce texte est écrit en vulgaire "noble" qui évite les formes trop lointaines du latin (par exemple, dans tous les manuscrits, on trouve "*jocundo*", et jamais les formes plus populaires "*iocunno*" ou "*iocunnu*"). De même François et les Frères franciscains prêchaient en langue vulgaire, pour être compris du peuple.

Francesco
d'Assisi en
fin de vie
(Ermitage de
Greccio)



C.– Le Treizième siècle :

François d'Assise (1180-1226) est déjà un auteur du XIII^e siècle, mais nous avons préféré le traiter comme l'aboutissement d'une littérature de jongleurs, parfois des religieux (de Cassino en particulier), ayant atteint l'apogée de sa qualité littéraire et de sa solennité. Ce qu'il est important de voir, c'est que c'est le début de l'italien, ou plutôt des dialectes d'Italie : tous ces textes sont écrits en un dialecte, du centre du pays, ou du Sud ou du Nord. Pour que la future langue italienne se dégage il faudra attendre au moins le XIV^e siècle.

La situation du XIII^e siècle est dominée par plusieurs facteurs qui vont déterminer aussi des évolutions linguistiques. La première moitié du siècle est dominée par la personnalité de l'empereur Frédéric II (de 1220 à 1250) ; il réorganise le Royaume de Sicile, écrit une législation qui donne la place à des fonctionnaires impériaux plus qu'à l'ancienne noblesse féodale et ecclésiastique, mais il échoue dans sa tentative d'unifier toute l'Italie (du moins celle qui ne dépendait pas du royaume pontifical) sous ce régime, à cause d'un autre phénomène, celui des Communes du Nord et du Centre, soucieuses surtout de leur indépendance, appuyées par les papes qui utilisent leur hostilité à un Empire qui les menace.

Dans la seconde moitié du siècle, après la mort de Frédéric II (1250) et la défaite à Bénévent de son successeur Manfred (1266), ce sont les Anjou, puis les Aragonais qui s'emparent du Royaume de Sicile. Dans les communes, l'affrontement entre "guelfes" et "gibelins" se termine par la victoire des guelfes, c'est-à-dire du "peuple" des corporations, avec son "capitaine du peuple" qui limite l'autorité du "podestat", mais ce sera de plus en plus le "peuple gras", celui des grandes corporations, de la laine, de la soie, etc, la moyenne et grande bourgeoisie qui s'affirme sur les ouvriers, les artisans et les paysans. Au Nord dominant toujours plus quelques grandes familles qui exercent une "seigneurie", les Este, les Scaliger, les Visconti.

Tout cela détermine une vie culturelle et un certain développement de la langue. En Sicile, une grande culture se développe à la cour de Frédéric II, qui rassemble les intellectuels chrétiens, juifs, byzantins et arabes. La poésie des troubadours s'épanouit dans ce qu'on appela "l'école sicilienne". Les communes connurent un important développement universitaire : Padoue en 1222, Bologne à laquelle Frédéric II opposa en 1224 l'université de Naples, puis Arezzo, Rome, Sienne. On y étudie avant tout le droit et la rhétorique, et les notaires et les juges vont prendre une importance majeure dans la vie culturelle : Giacomo da Lentini, Pier della Vigna, Brunetto Latini, Guido Guinizzelli, Cino da Pistoia, Lovato dei Lovati, etc. La langue utilisée dans les écrits est le latin : tous les écrits de théologie, philosophie, médecine, droit, les codes, les lois, tout est écrit en latin, c'est la tradition. Mais la littérature en langue vulgaire commence à apparaître, et surtout, dans la vie pratique, il fallait tenir compte de ceux qui ne savaient pas le latin, et quelques statuts de villages étaient déjà rédigés en vulgaire ; sous la poussée de la bourgeoisie marchande, on ouvre quelques écoles laïques où on apprend en langue vulgaire, en ajoutant un peu de latin.

Il faut souligner aussi que la vie religieuse est intense, soit sous sa forme officielle (c'est le moment où apparaissent les ordres de S. Dominique et de S. François, et où les Agostiniens se réorganisent), soit sous sa forme populaire (dévotion des *Flagellants* en 1260, production des *Laudes* dans les Confréries qui se créent un peu partout). Rappelons enfin que le XIII^e siècle est une période de grande création artistique : cathédrales de Sienne, d'Orvieto, églises de Santa Maria Novella et de Santa Croce à Florence, début de la construction de Santa Maria del Fiore en 1296.

On remarque encore que c'est la période où apparaît le mot "*italiano*", à partir de "*Italia*"; on n'utilisait jusqu'alors que "*itacus*" ou "*italicus*"!

Toujours sur les pratiques linguistiques, il faut souligner la connaissance du français et du provençal. Les rapports commerciaux avec la France étaient nombreux : le père de François d'Assise appelle son fils ainsi du fait de ses nombreux séjours commerciaux en France ; des livres s'écrivent en français, comme le *Trésor* de Brunetto Latini ; à la fin du siècle, Marco Polo dicte son ouvrage en français dans sa prison de Gênes. Dans le Sud, la présence de la famille d'Anjou contribua aussi à répandre la langue française.

On a déjà souligné combien la croisade des Albigeois avait contribué à disperser les trouvères, et à faire connaître le lustre de la littérature provençale.